Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 67 (2020)

Heft: 1: Fascicule français. Pascale Kramer : lectures plurielles

Artikel: "La malédiction de décevoir" : attention, déception et souvenir dans Autopsie d'un père

Autor: Gantert, Ruth

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-882508

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

versants

« La malédiction de décevoir ». Attention, déception et souvenir dans *Autopsie d'un père*

Ruth Gantert
Viceversa littérature

Abstract : Dans *Autopsie d'un père*, la figure de Gabriel, intellectuel de gauche qui vire réactionnaire, renvoie à une société ébranlée qui perd ses repères et réagit par le racisme et le repli sur elle-même. Cet article part d'une lecture du prologue focalisé sur ce personnage qui se suicidera, pour se pencher sur les rapports entre celui-ci et sa fille Ania d'une part, entre Ania et son fils Théo de l'autre. Pour les protagonistes du roman, une communication réussie ne dépend pas seulement de la faculté de décrypter les signes, mais en premier lieu de la volonté et de la capacité d'attirer l'attention de l'autre pour l'engager dans un véritable échange. Parallèlement, au niveau de l'énonciation, les romans de Pascale Kramer mettent en œuvre ce qu'on pourrait appeler une poétique de l'attention.

Keywords : Pascale Kramer, communication intergénérationnelle, poétique de l'attention, déception, souvenir, interprétation de signes

> Le gamin n'avait pas encore remarqué que sa mère pleurait, des larmes rapides qu'elle étalait du bout des doigts. Mais bientôt il chercha à attirer son attention, effleura la joue mouillée et se retourna pour l'entourer de ses bras, dans un élan tellement concerné, douloureux. Gabriel n'en revenait pas de la maturité de l'intention et de l'empathie, le gamin lui avait paru emprunté, timide et terne tout à l'heure (Kramer 2016 : 11).

Dans l'extraordinaire prologue à *Autopsie d'un père* (2016), Gabriel, âgé de 57 ans, revoit par hasard sa fille et son petit-fils dans le train qui les mène de la banlieue vers Paris. Il les observe de loin, sans se manifester, et c'est la dernière fois qu'il les voit, puisqu'une fois arrivé dans son appartement parisien il se donnera la mort. Le début du roman reflète le point de vue de ce personnage qui se suicidera, tandis que tout le reste du livre est focalisé sur Ania, sa fille. La scène du prologue est aussi saisissante qu'énigmatique : pourquoi Ania pleure-t-elle dans le train ? Gabriel se le demande et imagine que c'est « à cause de lui ou sur lui » (11) sans toutefois deviner précisément la raison de la détresse de sa fille.

Si on comprend dès le début qu'Ania et Théo étaient allés rendre visite à Gabriel, cette visite est racontée après le prologue, dans un retour en arrière, à travers les yeux d'Ania. Mère et fils arrivent chez Gabriel sans s'être annoncés, et Gabriel les invite à s'installer dehors, devant sa maison des environs de Paris. Après avoir observé son grand-père parler, sans l'entendre

DOI 10.22015/V.RSLR/67.1.8 *Versants 67:1, fascicule français, 2020, pp. 55-59.*

puisqu'il est sourd, Théo va explorer le jardin, sous le regard de sa mère et de son grand-père.

> Gabriel s'était tu soudain et décollé de son dossier pour suivre le petit des yeux. N'essaie pas d'ouvrir, et ne va surtout pas chez les voisins, cria-t-il, une première fois, puis une seconde, plus fort. Il avait donc oublié cela, que Théo ne pouvait pas entendre, c'était presque prodigieux d'oublier une chose pareille. Ania restait sonnée, les oreilles sifflantes. Alors elle ramassa son sac, renfila ses chaussures et dévisagea son père, comme quelqu'un dont elle aurait eu du mal à se souvenir (25).

Ainsi, dès la première évocation de la scène, la fille répond à un oubli qui la blesse par la menace d'un autre oubli : sidérée par le fait que son père ait oublié le handicap de son petit-fils, Ania refuse de se rappeler les liens qui les unissent et le considère désormais comme un étranger. « Ton grand-père ne se souvient même pas que tu n'entends pas », lance-t-elle à son fils qui aurait aimé prolonger la visite.

Cette scène dans le jardin des « Épinettes » sera évoquée plusieurs fois au cours du roman, toujours du point de vue d'Ania. Sa première réaction à la nouvelle du suicide de son père révèle que c'est paradoxalement la mémoire d'un oubli qui restera empreinte en elle : « Aucun nouveau souvenir ne viendrait remplacer celui de son buste dressé et de sa voix tendue rappelant Théo parti explorer la lisière touffue d'orties de la propriété. De quelle sorte de désespoir pouvait donc mourir un homme capable d'une telle amnésie aux siens ? » (35).

S'il reste à Ania des souvenirs positifs de son père, ils s'effacent aussitôt derrière le rappel douloureux de l'ultime oubli qu'elle lui reproche.

> Il avait surtout su mieux que personne la convaincre qu'elle n'avait pas à se sentir coupable. Pourtant, ça lui était sorti de la tête que Théo était sourd. L'incident lui revint en mémoire, soulevant la même rage malheureuse qui l'avait fait pleurer dans le train au retour de cette détestable dernière visite (100).

La relation entre Ania et son père n'est évoquée que par petites touches qui laissent place à beaucoup de non-dits, caractéristiques de l'écriture de Pascale Kramer. Au fil de quelques bribes de souvenirs d'Ania, on comprend que tous deux étaient proches lorsqu'elle était petite et que Gabriel l'élevait seul, après que sa mère s'était tuée dans un accident de voiture. Puis, très vite, leur relation est affectée par la déception, la blessure et l'éloignement : Gabriel est déçu par l'échec scolaire de sa fille. En tant que journaliste, dandy intellectuel, il se montre incrédule ou moqueur face aux difficultés de sa fille à s'exprimer, à lire et à écrire. Plus tard, il désapprouve le choix de son

mari (un Serbe de religion musulmane sans goût pour les choses de l'esprit) et il lui fait sentir qu'elle s'est enlaidie et qu'elle a pris du poids. Quand il se remet en couple avec Clara, il dit à sa nouvelle compagne que sa fille ne sait pas lire, et, inversement, il fait l'éloge à Ania des lettres de Clara. Ania, de son côté, est à chaque fois vivement blessée par le regard désapprobateur que son père porte sur elle et réagit en prenant ses distances. Toute jeune déjà, elle demande à être mise en pension. Plus tard, elle espace le plus possible ses visites à Gabriel. Quand elle devient mère, elle ne veut pas que Théo voie régulièrement son grand-père.

Ania ne parvient pas à s'affirmer face aux personnes qu'elle perçoit comme supérieures par leur intellect et leur aplomb, elle n'a pas la force de se battre et ne se sent pas en mesure d'argumenter. Sa seule manière de se protéger contre les blessures, c'est de se dérober. « Ainsi, rien ne devenait jamais indifférent, se dit-elle, tout au plus pouvait-on se tenir éloigné » (85).

Chez Pascale Kramer, les relations humaines, souvent familiales, se présentent comme un subtil chassé-croisé d'attentes mal placées et de déceptions amères. Ania, qui souffre d'avoir grandi sous la « malédiction de décevoir » (141) en garde un manque d'assurance. Sa relation avec son père a quelque chose d'un 'dialogue de sourds' d'autant plus frappant qu'il s'oppose à la communication avec son fils, telle que Gabriel l'observe dans le prologue : de Théo qui est sourd au sens propre du terme, Ania obtient l'empathie que Gabriel, un homme de la parole écrite et parlée, n'a pas su lui donner. Si Gabriel n'a ni la patience, ni la volonté ou la capacité de déchiffrer les messages (verbaux ou non verbaux) émis par sa fille, Théo s'y applique avec passion et succès : « Ania pouvait le tromper sur ce qui se passait mais pas sur ce qu'elle éprouvait, il décryptait les humeurs avec une intuition presque parfaite » (124).

Cependant, il serait réducteur d'opposer Gabriel et Théo uniquement sur le plan de la communication ratée ou réussie. Le roman montre que déceptions et blessures tissent inévitablement toute relation humaine. Même dans le rapport entre Ania et son fils, il y a des malentendus, des colères et des souffrances. Ce qui le distingue du rapport entre Ania et Gabriel, c'est la volonté de maintenir le contact, et la confiance, basée sur des souvenirs communs, en une solidarité possible. Mère et fils font constamment l'effort de solliciter l'attention l'un de l'autre, de s'envoyer des signes et de lire ceux qui parviennent de leur vis-à-vis. Le mode de communication particulier, souvent lié à un contact physique auquel les a habitués la surdité de Théo, fournit des images puissantes de cette sollicitude continuelle : avant de s'adresser à son fils, Ania lui touche le genou, lui prend le menton, ou fait clignoter la lumière. Envers son père, elle n'a pas tous ces égards : elle débarque à l'improviste et ne fait aucun effort pour s'assurer de son attention,

Versants 67:1, fascicule français, 2020, pp. 55-59.

ayant renoncé d'avance, à la suite de ses expériences passées, à la possibilité d'un véritable échange.

À juste titre, on a relevé le fait que l'« autopsie » de Gabriel, intellectuel de gauche qui vire réactionnaire, voire raciste, est à lire également comme une analyse de l'état politique et social d'un pays (et pas seulement de la France) qui humilie les faibles sans s'en soucier et sans même s'en apercevoir. Dans ce sens, la réflexion d'Ania face à l'attitude de son père est aussi une mise en garde politique, quand elle se dit que son père avait toujours pris des risques « sans jamais mesurer, ni le mal qu'il faisait, ni le tort qu'il se causait » (89).

Malgré cette analyse lucide, il n'est pas sûr qu'Ania comprenne les raisons du suicide de son père. Chacune des personnes de l'entourage de Gabriel a probablement ses propres idées à ce sujet, et chaque interprétation de ce geste violent reste lacunaire. Certes, Gabriel a fait l'objet d'un « lynchage médiatique » après une remarque qui relativisait un crime raciste commis dans son village. Cette prise de position réactionnaire l'a isolé et lui a fait perdre son travail. Mais cela suffit-il pour qu'un homme narcissique et sûr de lui décide de se supprimer ? Le silence de Clara, sa femme, qui a éteint son portable et ne réagit pas à ses messages, y est pour quelque chose aussi. Et peut-être aussi la visite ratée de sa fille et de son petit-fils, et la conversation animée entre les deux, surprise à leur insu dans le train du retour ? En tout cas, c'est une des dernières observations qu'il note dans son cahier avant d'avaler des morceaux de verre, apparemment sans laisser de lettre d'adieu.

Le prologue qui rapporte la scène du train du point de vue de Gabriel prend rétroactivement une signification plus ample. Ce roman centré sur la déception s'ouvre plutôt sur le contraire : en observant son petit-fils, Gabriel est amené à remplacer les termes d'« emprunté, timide et terne » par « maturité », « intention » et « empathie ». Fait-il, même implicitement, la réflexion douloureuse que l'inversion de son jugement est lié à son éloignement de la scène qu'il observe ?

La capacité qui manque à Gabriel et à Ania dans leur relation mutuelle, celle de solliciter l'attention et d'entraîner le partenaire dans un échange passionné et passionnant, caractérise justement les romans de Pascale Kramer, qui mettent en œuvre une 'poétique de l'attention' : s'ils suivent les personnages dans leurs moindres réactions avec une précision époustouflante, ils savent aussi ne pas tout dévoiler, en incitant les lectrices et les lecteurs à construire leurs propres hypothèses, basées sur les indices semés dans le texte, sur leurs observations, leurs souvenirs et leurs émotions de lecture.

Bibliographie

Berset, Alain, *Prix suisses de littérature 2017*, Allocution du Conseiller fédéral Alain Berset à l'occasion des Prix suisses de littérature, Berne, 16/02/2017, en ligne : https://www.edi.admin.ch/edi/fr/home/documentation/discours.msg-id-65676.html (consulté le 2/02/2020).

Kramer, Pascale, *Autopsie d'un père*, Paris, Flammarion, 2016.